NADIA TAZI

Le Genre intraitable

POLITIQUES DE LA VIRILITÉ DANS LE MONDE MUSULMAN

essai

ACTES SUD

À mes parents.

Malheureux le pays qui a besoin de héros.
Bertolt Brecht

La généalogie, c'est l'histoire comme carnaval concerté.
Michel Foucault

La majorité des occurrences coraniques sont extraites de la traduction et l'édition de Denise Masson : *Le Coran*, "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, 1960. Celles que cite Al-Ghazâlî dans son *Livre des bons usages en matière de mariage* proviennent de l'édition de L. Bercher et G.-H. Bousquet, A. Maisonneuve, 1953. Les autres traductions du Coran sont systématiquement indiquées en note infrapaginale.

INTRODUCTION

Le 30 décembre 2006 à l'aube, quelques jours après son jugement, Saddam Hussein est pendu ; exécuté comme un malfrat, quand il avait souhaité être fusillé en tenue militaire. Bien que retransmise sur toutes les télévisions du monde, cette mise à mort fut pour beaucoup un non-événement : un dénouement qui ne se conformait en rien à l'épilogue historique attendu. Jusqu'au bout, il y eut autour de cet homme du désordre, de l'imprécation, une exaltation malsaine. Et il ressort de ces images glauques à la bande sonore tremblée un climat de mauvaise série B, comme lors d'une vendetta mettant aux prises un chef mafieux avec une bande criminelle. La fureur, l'effet de meute excitée et sonnant l'hallali, le cadavre outragé, l'injure mêlée à la psalmodie, l'ombre des véritables maîtres d'œuvre de l'exécution dans un pays sous occupation, tout renvoie à une bassesse extrême – démentie, contre toute attente, par le comportement du condamné.

Incantée *ad nauseam* durant des décennies, la monstruosité du personnage laissait tout présager, sauf cette conduite dont chacun dut reconnaître la dignité. Loin de fléchir, refusant la cagoule qu'on lui destinait, Saddam Hussein a littéralement fait face, et renvoyé l'image de hauteur face au Destin qu'il avait poursuivi toute sa vie. "Je n'ai peur de personne", a-t-il dit. La "Brute" (comme l'appelait G. W. Bush) a souri et répondu aux insultes qui lui étaient adressées : "Soyez maudits !" Et tandis que le chœur des bourreaux scandait le nom de leur champion chiite *("Moqtada ! Moqtada !")*, Saddam Hussein a ajouté : "C'est donc ça la virilité pour vous ?" Au seuil même de la mort, il énonçait le principe qui l'avait toujours animé. Il l'illustrait surtout, donnant

ainsi la preuve la plus irréfutable de sa force d'âme et de son refus de s'incliner devant quiconque – et moins encore devant ceux qu'il avait combattus : les Chiites et les Américains. La meute l'a encerclé, les cris se sont faits bestiaux, la trappe s'est ouverte, béance noire. "Finie la tyrannie !" a dit une voix. Nul recueillement, une pénombre scélérate a éclipsé la solennité qu'on attache aux grandes exécutions publiques.

Nombre d'Arabes y ont vu la perpétuation de la violence par ceux-là mêmes qui l'avaient dénoncée[1]. G. W. Bush avait "fini le travail[2]" en livrant son ennemi héréditaire à ses nervis. "Après tout, avait-il dit à la presse, c'est l'homme qui a essayé de tuer mon papa *[my dad]*." Enflammé par le 11 Septembre, G. W. s'autorisait l'amalgame, un *bushisme* de plus : "Nous devons donner aux Arabes une leçon qu'ils n'oublieront jamais." "Ils en ont fait un *chahid* [un martyr]", a commenté Moubarak, le président égyptien : un témoin qu'on n'oublie pas en ce monde et qui survit en l'autre. D'un côté, le dictateur le plus cruel et le plus craint de la région payait ses erreurs et ses crimes avec dignité. De l'autre, le président des États-Unis invoquait le terrorisme d'al-Qaida là où Saddam Hussein n'y était pour rien. Au prétexte de venger son père, W. Bush s'efforçait de le surpasser. Il s'agit bien d'une histoire d'hommes au degré zéro du politique, d'un scénario illustrant des rapports père-fils, de la représentation politique, de la vindicte et des règlements de comptes.

Le choix de la date, celle de l'*Aïd el-Kebir*, la Grande Fête qui, honorant Abraham, célèbre la miséricorde et la paix avec l'abolition du sacrifice humain, ne pouvait donc être plus mal venu. Saddam Hussein est apparu aux musulmans telle une victime

1. "Le spectacle de l'exécution de Saddam Hussein exposée de manière pornographique et détaillée au monde entier était profondément choquant pour ceux d'entre nous qui respectent les convenances et la dignité humaine. La foule vengeresse des Chiites à qui on a permis d'empoisonner les derniers instants de la vie de cet homme et les bourreaux vicieux qui ont ouvert la trappe alors qu'il disait ses prières ont transformé cette scène de prétendue justice irakienne en lynchage public", écrit la chercheuse Ghada Karmi dans les pages du *Guardian* (2 janvier 2007). Les opinions publiques arabes sont majoritairement allées dans ce sens. Voir http://www.courrierinternational.com/breve/2007/01/02/l-execution-de-saddam-hussein-une-honte-pour-l-occident
2. "Il est temps de finir le travail", avait-il dit à la BBC en novembre 1999.

expiatoire, et son exécution l'offrande d'un fils justicier à son père. En ce jour sacré entre tous de conjuration de la violence, la violence était perpétuée. En affrontant la mort, en clamant haut et fort sa dévotion à la nation et à l'Islam, Saddam Hussein retournait la faute à son avantage. Et il effaçait du même coup l'image précédemment entrevue du vieillard clochardisé et délogé de sa tanière, dont comme d'un bestiau on inspectait les dents. En tenant jusqu'à la fin le rôle que les hommes portent en estime – ou plutôt en montrant ce qui ne relevait justement plus de la figuration mais de la vérité la plus probante, celle d'un face-à-face frontal, souverain même, avec la mort –, il parlait au monde, et aux Arabes en particulier. C'était la défaite hautaine du chef indigène face à l'occupant, la revanche de l'homme d'honneur qui en appelait au jugement de l'Histoire.

"Nous ne nous sommes jamais sentis faibles, écrit Saddam Hussein avant de mourir / *Nous avons été affermis par nos valeurs morales / par notre posture d'honneur, compagne de notre âme / […] Ici nous dévoilons notre poitrine aux loups / et nous ne tremblerons pas devant la bête / […] Je sacrifie mon âme pour vous [les Irakiens] et pour notre nation / Le sang ne vaut pas grand-chose en temps d'épreuve / Nous ne tombons pas à genoux / nous ne fléchissons pas devant l'attaque / Et nous traitons notre ennemi lui-même avec honneur*[1]*."* Aucun regret, l'honneur encore et toujours, poussé jusqu'au sacrifice suprême et au rapport chevaleresque avec l'ennemi. Une posture de défi à la mort et envers l'autre, présenté comme une bête féroce. Et un constat désabusé sur le prix de la vie humaine, qui sonne étrangement dans la bouche du dictateur.

Saddam Hussein a construit l'Irak et il l'a détruit. Ce qu'on retient de lui en fin de compte, par-delà sa brutalité, sa mégalomanie, son énergie et sa fierté de surmâle, sa fascination de béotien pour la grande Histoire et la haute culture, c'est son rapport à la guerre : pour un pays de vingt-cinq millions d'habitants, pas moins de trois guerres en trois décennies[2], dont une première

1. Voir http://www.nytimes.com/2007/01/04/world/middleeast/04stext.html?_r=1&

2. Il occupe le poste de président de 1979 à 2003 mais il était très influent au sein du parti durant la décennie antérieure.

contre l'Iran qui dura huit ans, s'avéra l'une des plus meurtrières du XXe siècle, et deux contre l'hyperpuissance mondiale. Comment expliquer pareil virilisme au sommet de l'État et concevoir cette réduction du politique à un pur rôle de genre ? Quels arcanes, quels socles culturel et religieux, quels ferments idéologiques ont fabriqué ce type d'homme ? Faut-il y voir une surdétermination arabe ou islamique comme le veulent les préjugés les plus tenaces ? Ou serait-ce l'attribut le plus significatif du fascisme : l'alliance dévastatrice du viril et d'un certain modernisme ? À l'évidence, le virilisme criant de Saddam n'explique pas tout. Mais il s'agit d'en établir la centralité, le caractère politiquement structural et pas uniquement psychologique, de montrer comment la politique peut être déterminée par la virilité en tant que principe ou *archè*, c'est-à-dire *comme ce qui commence et commande* (un ordre de valeur, une action, une décision, etc.).

Si on ne se prive pas aujourd'hui de railler les postures de Poutine ou les frasques de Trump, la mise en question de la virilité dans le monde musulman dérange certains. Pourquoi ne pas dénoncer en priorité la prétendue "expansion de la démocratie" de G. W. Bush, dont on paie aujourd'hui le prix avec la destruction de l'Irak, et s'en prendre à un disparu, alors même que les Irakiens sont encore plongés dans la nuit et qu'un peu partout dans le monde la charge contre l'Islam et les musulmans fait le lit du populisme des islamistes comme des extrêmes droites en Occident ? De plus, en se focalisant sur l'homme Saddam Hussein, ne s'aligne-t-on pas sur la propagande : la sienne, axée sur le culte de la personnalité, et celle de l'occupant dont toute la stratégie a consisté à faire de l'Irak un pays spectral, une nation sans peuple, un État identifié à son seul chef ? Comment ignorer que le thème de la virilité est, systématiquement et depuis toujours, le lieu du préjugé et du sarcasme contre l'Islam, le principal ressort du racisme et de l'islamophobie, depuis la sempiternelle rengaine contre le Prophète sensuel et armé, jusqu'aux discours hystérisés sur les banlieues de France[1], en passant par l'imagerie coloniale, la question du voile, les mythologies orientalistes du harem, les

1. Voir à cet égard les travaux de Nacira Guénif-Souilamas. En particulier *Les Féministes et le Garçon arabe*, L'Aube, 2004.

accusations sur le tropisme conquérant des musulmans, leurs mœurs séparatistes et leurs femmes tyrannisées – sans parler de la mouvance islamiste et de la répulsion qu'elle inspire ?

Il n'est pas question de traiter ici du noyau de la foi, de théologie ou de mystique. L'islam comme foyer de révélation et comme croyance n'est pas interrogé ; il s'agit encore moins de quête spirituelle et d'expérience intérieure : toute spiritualité vise d'une manière ou d'une autre l'abolition du moi. Or la virilité est narcissique par essence. Ces recherches n'ont pas leur place dans une étude qui porte sur ce qu'elles s'efforcent précisément de tenir en lisière. Le cœur de cette religion donc, son versant le plus lumineux et le site de sa singularité dans le prisme monothéiste, n'est pas en cause. L'interrogation porte sur le versant institutionnel du religieux et sur la politique. Elle concerne des sociétés musulmanes, leurs normativités, leurs modes de vie et de gouvernement dans leur évolution historique, et leurs différences politiques. Et elle s'attache pour l'essentiel aux pratiques de pouvoir : aux rapports de domination entre les sexes et *entre les hommes eux-mêmes*, aux violences endurées par des peuples plongés dans une crise interminable. En réalité, la mouvance islamiste qui occupe aujourd'hui les devants de l'actualité exprime plus un regain de virilisme qu'un réveil de la foi. Il s'agit plus de politique que de religion ou de piété, de confiance et de fidélité dans une économie du salut et dans la construction d'une communauté. Il est question au contraire de la religion comme *voile du viril*, ce qui renvoie à des politiques de genre. Plus pertinent que jamais, le concept de genre garde son sens d'injonction normative et de marqueur identitaire. En ce sens, la virilité est bien une construction imaginaire dont il s'agit ici de suivre les codifications, les variations et les tribulations d'une société à une autre.

L'affaire est compliquée, c'est sûr ; beaucoup trop vaste et trop sensible par les temps qui courent. Plus aveuglante que jamais sous les feux de l'actualité et encore ensevelie sous une montagne d'impensé et de non-dits. Périphrases, circonlocutions et dénis entourent la *rujûla* (la virilité). Opérant principalement dans les replis de la vie domestique où elle traîne sa vieille défroque rapiécée, elle pourrait bien représenter l'ultime "continent noir". Mais on ne compte pas les trivialités comme les atrocités qui

l'impliquent d'une manière ou d'une autre, des guerres aux autoritarismes en tous genres, en passant par les crimes d'honneur, les discriminations au quotidien, le harcèlement et le voilement des filles, l'homophobie, les sales petits secrets de famille… À quoi il faut ajouter, dans le champ de la politique proprement dit, l'orgueil et la souveraineté des chefs, mais aussi la hantise de la *fitna* (la guerre civile) et les défaites qui enveniment l'humiliation des peuples – lesquels ne s'en attachent alors que plus amèrement à leurs mythologies de grandeur et de gloire. Car la virilité a bien entendu aussi une face apollinienne qu'illustrent les épopées et les légendes relatives à la fondation des nations. Elle a toujours nourri la flamme des grands vivants, et inspiré l'esprit chevaleresque et courtois qu'on attribue aux Arabes. Possédés par un fantasme divin, les hommes caressent à travers elle un rêve d'illimitation.

Deux définitions du viril sont proposées ici, l'une négative, l'autre archi-affirmative. Selon la première, est viril l'homme qui déprécie et rejette le féminin – et pas seulement la femme – chez lui-même comme chez tout sujet mâle n'épousant pas ses valeurs et son mode de vie. Étant entendu qu'en terres d'Islam, la doxa la plus usée qui soit décrit le féminin comme passif, faible, libidineux par nature et dangereux. Certes, le macho – ce surmâle ordinaire pour qui le phallus énonce la vérité de l'être et la valence individuelle de l'homme – ne revendiquera pas tant cette représentation de lui-même. Il préférera mettre en avant les signes du pouvoir (la virilité est d'abord affaire de signes, d'affichage et de reconnaissance des signes), les démonstrations de force, les attestations de jouissance et de puissance génésique ou financière. Mais en pratique, il se déterminera souvent *contre* l'autre : ce féminin perçu non pas comme différent mais comme inférieur et antinomique lui permet de se représenter comme éminemment actif, énergique, courageux, rationnel, constant, habité par une force calme et sûre.

Selon l'autre définition, il s'agit d'un *ethos* qui engage au niveau le plus fondamental toutes les dimensions de l'existence. La virilité se pose elle-même comme étant l'essence de l'homme : sa qualité la plus intime et la plus authentique, celle qui le définit en propre en tant que puissance affirmative de soi, exigence de croissance et d'autodépassement permanent, fierté à démontrer

sa supériorité et à triompher de toute résistance. La virilité peut certes être présentée comme une norme qui, en signifiant de la force et du pouvoir avant tout, assure un statut de dominant. Mais en s'établissant et se fixant comme une qualité donnée, décrétée et représentée, elle déchoit : elle devient ordinaire. C'est qu'elle désigne en premier lieu la volonté de puissance[1], avec ce que cela suppose de profondeur ontologique (de semblance divine) et de dérivation corporelle (d'énergie, de pulsion, d'instinct). Ce sujet trouve sa jouissance dans l'intensification de l'existence, et il se veut essentiellement souverain, donc libre et autonome – ce qui ne manque pas de soulever un questionnement politique. D'autant que pour se déployer et s'affirmer pleinement il veut plus, toujours plus : c'est tout le drame humain d'un sujet inquiet, possédé qu'il est par l'illimitation et donc par l'insatisfaction. La virilité recouvre toujours un jeu comparatif et probatoire de forces (internes et externes) à évaluer et interpréter. Elle peut donc être un *pathos* aussi, au sens grec de passion, de souffrance due à ce qui est ressenti comme un manque à être. Ce défaut sera vécu comme une faute capitale, une source de mélancolie générant une conscience malheureuse.

Classiquement, l'une des modalités du viril est le désir, tandis que l'autre renvoie au *ghadab*, équivalent arabe du *thymos*[2], une notion fluide désignant chez Platon ou chez Aristote la partie de l'âme qui trouve son siège dans le cœur, et qui produit l'impulsion psychique engendrant la colère – sa signification la plus courante – mais aussi l'impétuosité et la fougue, l'agressivité, voire la rébellion. Le thymos signifie également le courage, le commandement et la capacité de protéger qui l'accompagne. Cette polysémie enveloppe le noyau énergétique du viril. Mais à vouloir toujours

1. Pour Nietzsche, c'est "la pulsion la plus forte", celle "qui dit oui à la vie" ; ou encore "la forme primitive de l'affect" qui renvoie au fait d'être animé par la puissance conçue comme surabondance de vie et libération de forces. Elle se manifeste comme intensification du *sentiment de puissance*, débordement vital, et se donne de manière "protéiforme, insaisissable et fluide". Elle ne saurait donc être confondue avec l'autoconservation, ou avec le pouvoir et la volonté de domination.
2. Pour une analyse du thymos, voir Peter Sloterdijk, *Colère et temps*, trad. Olivier Mannoni, Hachette, 2009.

plus ou à s'infliger un code intransigeant, ce genre porte en lui le démon de l'*hybris*. Ce sujet *parie* sur son excédent de forces et sa surabondance d'énergie pour gagner une reconnaissance sans laquelle il n'existe pas, un surcroît de considération qui l'établit parmi ses semblables. Aussi cette description du viril (par l'hybris, la possession, le pari) va-t-elle à l'encontre de l'image de stabilité et de sûreté représentée. Cela produit une identité en bataille, souvent déchirée, éclatée, traversée par des logiques fatales qui le révèlent comme tel : le viril se rapporte à l'hyperbole d'une part, et à la disjonction d'autre part – au sens de la séparation et la dissociation de ce qui doit faire Un (la souveraineté, l'islam, la communauté). Cette passion mère est porteuse de violence, car non seulement elle tend vers l'excès, mais encore elle divise, (se) délie et (se) détruit, tout en se faisant l'écho d'un perpétuel enjeu, d'une finalité jamais achevée. Hyperbolique et disjonctif, ce genre a partie liée avec la mort.

Omniprésente, la virilité s'affiche en la figure du chef (de maison et de famille, d'État, de guerre, etc.), du dominant, de l'homme intraitable. Il ne suffit pas d'y voir un mode de représentation comme on le croit habituellement, ou une simple surdétermination du masculin. Il s'agit d'un *instituant politique*[1]. Son implicitation – le viril est le plus souvent voilé – et sa violence constitutive s'accordent mal avec la dignité principielle et la fonction du politique. Ces propriétés tranchent aussi avec la force unaire à laquelle ce sujet prétend : le viril se veut *Un* en effet (originel, exclusif, entier, d'un seul bloc) et unique surtout (suprême, souverain) à l'image d'un demi-dieu. Mais dès lors qu'il cherche à tromper sa finitude[2], une angoisse secrète le taraude en permanence, un souci existentiel le décrit tout autant : ceux de faire défaut, de manquer à la "vie comme instinct de croissance, de durée, d'accumulation de forces…" (Nietzsche). Ses défaillances,

1. C'est pour Cornelius Castoriadis le "pouvoir implicite et premier dont tous les autres dépendent". À la différence du pouvoir *constituant* qui se décrète, il n'est "ni localisable ni formalisable" et renvoie à la langue, à la famille, aux mœurs… et désigne approximativement la coutume. Voir Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité*, Gallimard, 2013, p. 242 et suivantes.
2. Voir sur ce point notamment Paul Audi, *Le Théorème du surmâle. Lacan selon Jarry*, Verdier, 2011.

ses chutes, une faiblesse trop humaine lui tiennent lieu de scandale, de péché. En suivant une ligne asymptotique vers l'illimitation, ce surmâle s'enflamme, s'exaspère, joue dangereusement sa vie, non sans souffrir en silence mille décomptes. Car il est toujours *comptable* devant autrui : dans les sociétés virilistes, les forces sont évaluées avec précision, et on paie cher de sa personne. Les fautes de genre ont un coût humain exorbitant pour les deux sexes à la fois et pour le groupe en général.

Il faut toutefois garder à l'esprit qu'*idéalement* la virilité est détrônée par le modèle instruit par l'Islam comme religion et culture. Ce modèle renvoie à une qualité à laquelle le langage populaire ou savant se réfère continuellement, et qui est présentée ici comme *masculin (dhakar)*. Le masculin désigne un archétype humain très construit, avec son lexique, son éthique universelle, sa mystique, son culte de l'élégance et du beau : autant de ressources qui en réfrénant le viril ou, mieux, en se substituant à lui, dénotent un accomplissement, une sagesse. La centralité qui définit le masculin en propre fonde les aspirations des sujets et les assises de la communauté musulmane. Mais quel centre n'est pas incertain ? Quel genre ne trahit pas sa signifiance et ses assignations ?

De fait, masculin et viril se laissent mal enfermer dans des catégories. Modulés d'un instant à l'autre, ils fluctuent, se conjuguent, se fondent l'un dans l'autre. On croise rarement des types purs, isolables comme tels, qui s'excluraient l'un l'autre, et des régimes politiques de part en part virilistes à l'image de ce qu'on observe lors des conflits et dans les territoires de l'extrême. Individuelle ou collective[1], toute modalité du genre est instable, en variation continue, sans démarcations nettes. Du reste, l'opinion ne perçoit pas de différence de nature entre masculin et viril, juste une gradation dans un continuum existentiel. Le sujet s'adapte, se coule dans des postures qui sont machinalement alternées et croisées. C'est un genre tout en *glissements*, avec des poussées réflexes et des replis calculés ou subis, des accommodements de toutes sortes sans lesquels les hommes ne pourraient survivre aux

1. Pour les penseurs classiques, la différence entre individuel et collectif n'est pas pertinente.

logiques impitoyables qu'enjoint la virilité pure. Et sans quoi l'islam comme *voie du milieu (dîn al-wasat)* et comme quête intérieure perdrait sens.

Pour changeants et entrelacés que soient le masculin et le viril dans l'expérience, leur distinction conceptuelle n'est pas abstraite. C'est que l'un et l'autre déterminent des normes, des régimes et des choix de société spécifiques inscrits dans le temps long. Leur différence a surtout un sens et une portée politiques : elle donne à voir des rapports à soi et à autrui qui engagent des modes de vie et de gouvernement divergents, voire opposés. De plus, elle marque l'écart entre les idéaux et les pratiques, le masculin incarnant le bien et le beau. Enfin, l'hétérogénéité du masculin et du viril pointe une amorce de solution aux problèmes politiques contemporains : en débusquant le balancement mécanique et insu de l'un à l'autre et en les mettant en opposition, il devient possible de servir le premier, au détriment du second ; mieux, de soutenir également le féminin et, par là même, de servir le vivre ensemble.

La langue arabe marque la disparité profonde du masculin et du viril. *Dhakar*, masculin (adjectif), et *dhukûra*, masculinité (substantif), désignent les qualités (sociales, sexuelles et physiques) relatives au sexe masculin. La racine *dhakara* signifie la répétition, ce qui pourrait renvoyer au travail d'inculcation et d'appropriation de toute norme. *Al-dhikr*, c'est répéter une bonne parole, se remémorer les attributs de Dieu et du Prophète, rappeler les vertus des hommes. Et pour désigner la virilité, la langue arabe possède divers mots : *rujûla*, *fuhûla* et *muruwwa*. *Rujûla* vient de *rajala*, la marche, et signifie les bonnes mœurs, l'honneur, le courage. *Rajulun* s'oppose à *mar'atun* (la femme) ou à *nissa'* (les femmes, les épouses). Selon une maxime connue, "Tous ceux qui ont un sexe masculin ne sont pas forcément des hommes". *Fuhûla* désigne les hommes puissants et connote plutôt l'animalité, la sexualité, *fahl* étant le mâle dominant, le fécondateur du troupeau. Le terme est également employé pour le combattant à la guerre et dans la joute oratoire : on qualifie de *fahl* le poète qui défie par le verbe. *Muruwwa*, enfin, renvoie à une conduite noble que caractérisent en particulier la galanterie et la courtoisie. C'est la qualité aristocratique de l'homme d'honneur,

la vertu d'un viril sachant associer douceur et puissance. Il n'est pas indifférent que sa racine *mar'* renvoie à l'humanité ainsi qu'à la femme *mar'a*. Né au désert, cet idéal de virilité supérieure hantera longtemps les Arabes.

Cette recherche portant sur le viril, il sera moins question ici du *masculin* ou du modèle canonique. Si le premier reflète surtout la force et le pouvoir, le second signifie la voie médiane de l'éthique, la puissance juste et adéquate du prince, l'autorité du sage. Plus banalement, le masculin renvoie à la normativité en tant que retombée communautaire de la Loi divine : il installe une morale de la pondération qui construit l'ordre consensuel et paisible de l'*Oumma* (la communauté) et qui rejoint la sagesse des nations. Les fondamentaux de la culture islamique et les ressources civilisationnelles que mobilise le masculin sont dans l'ensemble mieux connus. L'humanisme et la civilité qu'il a incarnés à l'âge classique (VIIe-XVe siècles) tissent la singularité de ce monde, toute étude qui lui est consacrée s'y rapporte au premier chef. Stylisés par la littérature et les arts, mythifiés par l'Histoire, ses traits ont été examinés de près, détaillés dans leurs variations et dans leur évolution. Ils ne sont présentés ici que partiellement, à titre de contrepartie du viril et dans ses rapports avec lui – quand il conviendrait de toujours garder à l'esprit cette qualité fondamentale qui trame l'existant en silence, de manière retenue, dans la constance et la fidélité à soi. On avance donc à cloche-pied, en laissant dans l'ombre ce masculin qui vient généralement mitiger et corriger le viril, et que la communauté met en avant. Il s'agit en effet d'élucider l'autre modalité du genre, ce viril dénié et ignoré des uns et réprouvé par les autres ; cet ethos frondeur qui dévoie l'orthodoxie, paralyse les sociétés, et conduit *in fine* à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui l'"islam politique". En temps de crise, il faut aller à l'essentiel : au commandement de cet Un et à la soumission des autres.

Il convient donc de s'interroger sur la violence induite par les logiques virilistes. L'hyperbole induit la disjonction : l'hybris est forcément fatale. Mais la disjonction ne procède pas que de cette folie d'orgueil, de la démesure qu'elle exalte dans sa poursuite de l'illimitation. Cette logique systémique recouvre surtout la violence – physique et symbolique – qu'entraîne le viril

comme force, qu'il s'agisse des contraintes infligées aux autres ou des limites imposées aux lois et aux institutions ; des rapports de pouvoir institués au sein des familles (entre les sexes, des pères aux fils, des aînés aux cadets, des maîtres aux "esclaves") ; de dispositifs qui séparent et tranchent (ainsi des murs, des mutilations, ou encore du statut servile au sein du sérail) ; d'effractions par la conquête, le viol, la prise de possession des territoires ; de la division binaire du monde (en amis/ennemis, dominants/dominés, fidèles/infidèles) ; des brutalités des guerres (internes ou externes) et des cycles de représailles qui s'enchaînent – le viril entraînant son cortège de souffrances et de malheurs, sans cesser de susciter transgressions, voilement et fuites, et sans cesser de faire retour. Cette violence disjonctive passe en effet pour naturelle : on tient encore qu'elle relève de l'irréductible part d'animalité de l'homme, ou qu'elle répond d'insinuations sataniques. De fait, elle est construite par la Loi, la coutume, les mœurs. Dans les pays musulmans, le genre viril est à la fois cultivé et combattu. On le voile ou l'honore autant qu'on le combat ; des mémoires s'en repaissent, des rites le subliment. Mais la voie médiane, elle, s'en détache, et ce n'est pas sans violence (notamment par le sacrifice animal, la circoncision, le voilement des femmes) que l'idéalité islamique s'inscrit dans les esprits et sur les corps, que le masculin est remémoré, fixé, instruit et que la communauté établit de manière pérenne son identité et son hégémonie sur le sujet : tu es comme nous, tu nous appartiens, tu dois combattre tes pulsions, pour éviter la confusion des sexes en particulier et des hiérarchies en général. Il y a donc aussi une violence légitime (ou tenue pour telle) : différant de celle qui est produite et propagée par la virilité, elle est supposée limiter au vrai, modérer de manière juste. Elle disjoint alors moins qu'elle unit et rassemble au nom des grandes idéalités transcendantes qui la fondent (Dieu, la charia, la communauté).

Encore une fois, le réquisitoire de l'Occident n'a jamais cessé de se focaliser sur ce thème et il s'y focalise encore à travers la question des femmes en particulier, avec de gros biais idéologiques et des aboutissements parfois tragiques, tels que la guerre d'Afghanistan dont l'un des prétextes avancés fut la condition des Afghanes. Face aux critiques, les musulmans rappellent que la voie médiane

intimée par la foi est un combat permanent contre soi-même. Que l'islam par essence invite à la civilité, la modération et la conciliation, et que la communauté est fondée en droit sur le consensus *(ijmâ')*, c'est-à-dire sur ce qui déjoue les logiques virilistes. Mais l'homme est porté à déprécier tout ce qui suggère de près ou de loin une *efféminatio*n. Et la cité s'est construite selon la séparation des sexes, l'homosocialité. En outre, chez les petits comme chez les grands, le pouvoir du père passe pour une prérogative naturelle. Dans les universités et les académies, on se penche sur les thèmes de la domination masculine, du patriarcat, du factionnalisme tribal, de la fitna, du despotisme et du salafisme… C'est dire qu'on y aborde les effets de la virilité, et non pas l'archè qu'elle constitue en tant qu'elle commence et commande. Intuitionnée, elle est rarement déconstruite en elle-même ni présentée tel *le* principe politique et la question princeps qui éclairent le fonctionnement des sociétés et les modes de gouvernement. La virilité est restée le premier pouvoir et le dernier tabou : une tache aveugle qui pointe le cœur du vortex politique contemporain.

Comment approcher le problème ? Comment interpréter sa *gravitas* et ses petits mouvements pulsatiles, ses frissons numineux ou sa fanfare ? Comment débusquer ce présupposé des mœurs et ce grand déni du politique, et rendre compte des fixations idéologiques et des règles coutumières qui l'expriment ? En opérant un découpage strict et séquencé de la question, un cadrage tournant autour des problématiques de la puissance et du pouvoir. La virilité étant partout présente, l'étudier c'est se confronter à une multiplicité de données très diverses qui n'en finissent pas de buissonner, de s'opacifier et de se nouer. Il a fallu écarter l'affluence bruissante des signes et des tropes de ce genre, le foisonnement de son imaginaire, la richesse de ses thèmes dont chacun mériterait qu'on s'y arrête. Ne pas se laisser happer par la prolifération de sens, et aller parfois au plus court en passant outre les méandres érudits et l'explicitation systématique : tenter une percée par coups de sonde, afin de lever le silence et d'orienter autrement le débat sur le politique en Islam. En prenant le parti transversal de l'*entre-deux* : au croisement des disciplines – de l'histoire, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie… – et aux confluents de deux rives de la Méditerranée.

On ne verra pas dans la virilité un schème d'explication exclusif et uniléaire mais l'hypothèse d'un principe régulateur qui permet d'aborder autrement des questions cruciales. Le viril en effet ne concerne pas que les rapports des hommes aux femmes, il renvoie aussi aux petites guerres que les hommes se livrent en sourdine au quotidien, aux conflits déclarés, à la volonté de domination politique, aux règles, aux institutions et aux territoires qu'il configure – et qui circulairement le constituent. En tant qu'archè, la virilité offre une autre grille d'intelligibilité du pouvoir qui met en évidence des points de blocage très anciens, et des effets de résonance entre l'individuel et le collectif, le public et le privé, le haut et le bas, les États et les rapports de force internationaux… Elle jette un éclairage différent sur nombre de pathologies politiques d'aujourd'hui et sur des questions aussi disputées que le voile et le *jihâd*.

Face à l'ampleur de la thématique et à l'importance des enjeux, il a fallu opérer un découpage sévère. Le propos se voulant essentiellement politique, on cherchera en vain des références à l'érotologie, aux grands échafaudages du droit et à ses raffinements casuistiques. Et on ne trouvera pas davantage de psychologie et de phénoménologie du genre dans les domaines de la culture et de la "civilisation des mœurs". Pour marquer la spécificité islamique, toute démarche comparatiste avec l'Occident méditerranéen a été écartée[1], en particulier avec l'Antiquité grecque qui, bien qu'insuffisamment reconnue, habite cet héritage ; ainsi que la question complexe de la colonisation, domaine de recherche à part entière, où la domination viriliste concerne d'abord le colonisateur et ressortit d'autres prémisses. Il n'est pas non plus question ici des débordements virilistes de l'Occident lors des conflits armés, des croisades, des guerres du Moyen-Orient et d'Afghanistan. Par ailleurs, cette investigation politique s'attache essentiellement au monde sunnite, au grand nombre. Et elle est limitée dans le temps : tout en fournissant des éclairages sur l'actualité, elle ne va pas jusqu'au tournant du 11 Septembre 2001. Avec la multiplication et la radicalisation des antagonismes (internes et

1. Comme l'ont fait Germaine Tillion dans *Le Harem et les Cousins*, et Julian Pitt-Rivers dans son *Anthropologie de l'honneur*.

externes) dans ces régions du monde, la virilité est chaque fois plus supplantée par une pulsion de mort qui l'instrumentalise et la dépasse. Le surmâle, ce grand vivant, semble s'être incliné devant la mort ; il sert désormais le culte de la mort.

Les crises et les guerres qui se sont abattues en rafales d'une rare violence sur les peuples musulmans au cours des dernières décennies du XXe siècle ont pavé la voie aux islamistes. Le désastre qui sans trêve ajoute l'échec à l'échec étend partout ses grandes nappes d'humiliation. Face à l'injustice et à la brutalité des dirigeants, le sentiment d'impuissance s'est accru de jour en jour. Le présent est devenu indescriptible : on a vu et on voit encore des États s'écrouler comme des tours, des villes être réduites en cendres, la terreur s'installer dans ces ruines, et la fitna prendre tel un feu de brousse, les tribus ressurgissant du désert comme par génération spontanée. Des crimes contre l'humanité ont été commis au nom de Dieu, du vandalisme et du banditisme à grande échelle perpétrés sous la bannière du religieux. Des populations entières sont prises en otage et cruellement violentées par des hordes fanatiques, puis repoussées dans leur fuite par des sociétés opulentes. L'attentat suicide s'est banalisé ; installée un peu partout, la régression a contaminé les Islams d'État, les pouvoirs, la rue et son extension mondialisée sur Internet. La crise porte au grand jour des problèmes de structures qui pourrissent depuis des siècles. On le sait depuis longtemps, le blocage ne procède pas seulement des régimes politiques et des conflits internationaux. Il renvoie aux fondations anthropologiques des sociétés et aux mentalités qui s'y attachent. Beaucoup se dédouanent d'un examen critique en se rapportant aux ravages (post ou néo) coloniaux d'un côté, à la sacralité des énoncés coraniques de l'autre. Si fondés soient-ils, ces arguments restent insuffisants. De même, on ne saurait souscrire au prurit identitaire qui sévit un peu partout – même si en Europe comme ailleurs les spores du racisme et de l'islamophobie sont disséminées chaque fois plus impunément, les médias et l'opinion faisant de moins en moins la distinction entre islam et islamisme : entre une religion culture et une idéologie politique.

Sur l'autre rive, en "Orient" – et on serait tenté de mettre des guillemets à chaque notion ou presque tant les termes semblent

inappropriés et piégés –, la sidération, la peur et le dégoût ont épuisé jusqu'aux intellectuels les plus chevronnés. Systématiquement pourchassés par les dictatures comme par les forces obscurantistes, les démocrates se trouvent enfermés dans des espaces de plus en plus restreints et dans des contradictions pénibles, telle le *double bind* (double contrainte) qu'a représenté pour eux le conflit entre l'impérialisme américain et la dictature de Saddam Hussein en Irak. Ou tel en France l'antagonisme – en miroir – du Front national et des Frères musulmans, qui pervertit les points de vue et paralyse les gauches, alors même qu'il faudrait – au prix, il est vrai, d'un équilibrisme tactique – tenir les deux bouts de la chaîne à la fois. Un peu partout les islamistes avancent, en menant leur entreprise d'intimidation et de culpabilisation des esprits. Les Islams d'État peinent à suivre des populistes aussi motivés et bien lotis, qui savent s'adresser aux masses et excellent dans leurs politiques de proximité. Il reste que le printemps arabe a apporté la preuve que la désespérance et l'inertie peuvent être levées, et que toute la bigoterie du monde, avec ses sermonnaires médiatiques et ses patrons ventripotents, ses banques, ses organisations, ses phalanges suicidaires, et la Providence du Ciel par-dessus le marché ne parviennent pas à l'emporter. Qu'on ne dise pas que ces insurrections ont manqué leur but. Comment pouvait-il en être autrement quand tout est à reconstruire et à penser à nouveaux frais ? Quand pour renaître il faut remonter aux héritages les plus anciens, et traiter jusqu'aux cellules de ces grands corps blessés.

Aborder la question de la virilité, c'est aussi pénétrer dans un théâtre d'ombres, évoluer dans un univers de hauts faits passés et d'illusions grandioses, un enchevêtrement de traits puissants, de récits douloureux et de motifs sans grâce qu'il s'agit d'arracher à leur boursouflure imaginaire et au malaise qui poisse. Si les chercheurs se sont peu penchés sur un thème aussi essentiel, ce n'est pas seulement en raison de cet empêtrement que compliquent encore les tabous entourant les genres. De fait, ces questions sont le plus souvent travesties ; de sorte qu'il faut d'abord dégager la virilité de sa gangue théologico-politique et de ses *effets* au double sens du mot. Par ailleurs, comme c'est généralement le cas, les recherches ont d'abord porté sur les opprimé(e)s plutôt que sur les oppresseurs : les travaux sur les femmes, les homosexuels, les minorités